

Souvenirs d'un fils*

par Jean-Paul BINET **

Il est difficile d'être le fils de quelqu'un. Parler de son Père l'est encore plus et écrire ce que l'on a dit, est à la fois pratiquement impossible et cependant moins émouvant. J'ai cédé, oui, j'ai cédé aux désirs conjugués de mon Patron André Sicard et de mon Conférencier d'externat André Cornet. Cédé et essayé seraient les mots exacts, pour montrer un autre Léon Binet et aussi parce que c'était l'occasion unique de dire, en famille, ce que personne ne sait. Cela me fait exhumer une vie familiale dans le privé d'un homme dont on a, en 1991, célébré le centième anniversaire de la naissance.

Léon Binet était le fils d'un instituteur des environs de Provins, vrai hussard noir de la République ; il avait épousé une parisienne de la Creuse, toute mâtinée de sang espagnol et berbère. Ils eurent trois fils élevés dans une laïcité toute chrétienne et même catholique. Dans le petit périmètre d'une famille unie, trois principes :

- le travail est une vertu, un devoir et non une tare, issue du péché originel
- exercer un métier que l'on aime est une chance et non un purgatoire.
- la possibilité de soigner est un privilège, presque un apostolat et non pas une façon de gagner sa vie.

Cela était si ancré dans l'atmosphère familiale qu'il ne voulut pour ses fils dans les jeunes années, ni luxe, ni facilité d'argent. Et, pour le bien montrer, il donnait l'exemple : il donnait aussi la leçon qui allait jusqu'à la trique, c'était alors accepté et considéré comme normal. Fessées et punitions étaient attendues, en cas d'incartade, considérées comme justes, même lorsqu'elles étaient douloureuses ou sévères.

Vous me permettrez de tourner le dos à l'écran tant il est émouvant dans les conditions où je suis, dans cette Salle du Conseil, de revoir mon Père presque à la place qu'il a gardée pendant de longues années. Je risquerais l'aphonie... comme Sacha Guitry, acteur, incapable de présenter le portrait de son Père, Lucien Guitry, l'une des plus belles toiles de sa collection. Vous me permettrez de faire cet exposé sous forme d'anecdotes.

Mon premier souvenir de ma vie "d'être vivant" remonte aux années 1927 ou 1928. J'étais à cheval sur ses larges épaules, un 11 novembre, place de l'Etoile auprès de la

* Séance du 22 février 1992 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 3 rue Christophe Colomb, 75008 Paris.

flamme du Soldat Inconnu. Il avait voulu me montrer qu'il se souvenait de la guerre et de ceux qui n'en étaient pas revenus.

Deuxième image : celle de sa leçon inaugurale, le 11 mars 1931. Claude et moi (Jacques-Louis n'était pas né) entouraient ma mère et le reste de sa famille provinoise, tout aussi ébahis dans leur âge mûr que nous dans notre prime jeunesse, devant une telle foule et un tel appareil. Le feu d'artifice fut, à la fin, la projection de fleurs sur la grande table verte, jetées du haut de l'amphithéâtre par bouquets et même par cageots ; l'un d'eux, envoyé trop tangentiellement, décoiffa ma mère qui fondit en larmes d'émotion et de colère. Quelques jours après, H. Mondor, son aîné, mais encore agrégé, écrivait dans un journal médical "c'était la fête de deux enfants et aussi celle de tous les étudiants qui célébraient, à leur façon, le meilleur d'entre eux".

Le souci de la ponctualité, qui confina très vite à la hantise du retard, l'avait amené les jours d'examen du concours général ou de baccalauréat, à nous conduire lui-même, en taxi, au lieu de réunion. Plus tard lorsqu'il prenait le train, il lui arrivait d'attraper celui d'avant l'horaire prévu.

Mon externat, mon internat, et entre les deux, la guerre de 1939-1940 m'amènèrent vite à deviner que mon Père avait gardé un désir chirurgical rentré et qu'il s'était orienté vers la physiologie et la médecine parce qu'il n'avait pas (à cause de la gêne qui confinait à la pauvreté) eu la possibilité de s'offrir la possibilité "royale" d'être étudiant en chirurgie à Paris... Il me poussait insidieusement, petit à petit, vers ses amis ou élèves qui exerçaient l'art de guérir par la main ; et cela même plus tard lorsque, avant les antibiotiques, il me poussa à persévérer dans cette voie, alors que j'avais contracté une petite atteinte de tuberculose pulmonaire et que je me trouvais entre l'adjuvat et le protectorat.

Je crois qu'il n'a jamais eu peur, ni à Verdun, ni aux Eparges, ni dans la Somme. Mais, il l'eut pour sa descendance. Engagé dans une certaine clandestinité, je la lui cachais. Il me fut impossible de ne pas lui dire que je partais rejoindre la Première Armée Française dans un régiment de chars. Il serra les dents sans rien dire. Il fut le premier à rejoindre à Lindau, le général de Lattre qui voulait me décorer. Il contracta ce jour des liens étroits avec le commandant en chef, liens qui devaient quelques années plus tard, me faire venir en Indochine en consultation "universitaire".

Arriva le temps du décanat. Ce fut pour toute une famille, la découverte d'une autre vie et, en particulier, celle d'habiter un palace, à la fois musée, capitale de décision, et fantastique lieu de rencontres et d'événements. J'ai vécu dans ce sérail avec lui, avec de l'autre côté de la rue, les laboratoires et les amphithéâtres et un peu plus loin, les grands hôpitaux de Paris. Là-bas, sa journée commençait à cinq heures trente, et la tasse de café prise toujours debout, était "avalée" à six heures. Les rendez-vous importants se déroulaient de six à huit, dans son superbe bureau, défiguré par l'amoncellement des dossiers dont il savait l'exacte position. Il prenait alors l'autobus pour aller à Necker ; car s'il avait une voiture, il ne savait pas conduire. Ce n'est que plus tardivement que l'unique chauffeur de la Faculté, eut pour fonction de ramasser les morts pour le laboratoire d'anatomie le matin et de conduire le Doyen l'après-midi... et quelquefois le soir pour d'officielles sorties. Du fait de son poste et donc d'un certain isolement dû à son "pouvoir", il aimait se renseigner. Combien de fois, autour du frigidaire, à minuit, lui ai-je dit ce que personne n'osait lui dire : ceci est bien, cela l'est moins et même :

celui-ci est merveilleux et celui-là, pour le moins, ambigu. Il avait le tact de me répondre qu'il pensait exactement le contraire mais aussi, souvent, de tenir compte le lendemain, des entretiens de la nuit.

Permettez-moi, maintenant, de vous raconter deux histoires.

C'était au temps des premiers cœur-poumons artificiels. Avec M. Burstein, en 1950, nous avons tenté, de l'autre côté de la rue de l'Ecole de Médecine, de réaliser quelques dérivations des gros vaisseaux, pour assécher le cœur, avec quelques succès. Arriva plus tard (1952) un appareil de perfusion extra-corporelle, celui de M. André Thomas. M. d'Allaines désira qu'il fut soumis à une très large expérimentation sur les chiens, expérimentation portant essentiellement sur la survie de l'animal, essais qui ne pouvaient se faire alors à l'hôpital Broussais. Ils se firent dans le laboratoire de M. Moulonguet en face de cette salle. On devait commencer à 13 heures. Jamais, jamais, du fait du retard pathologique d'un des membres de l'équipe, l'opération ne commença avant 17 heures. Elle se terminait vers 21h-22h. A cette heure, les portes du bâtiment de l'Ecole de Médecine étaient fermées à double tour. En sortir était, chaque fois, le prix d'une négociation difficile avec le concierge, endormi de vin. Mais il fallait en plus surveiller l'animal opéré, sans le quitter, pour observer ce qui se passait et en particulier, son réveil. Il n'y avait qu'une solution, c'était de ramener la malheureuse bête dans l'appartement décanal, tout près de ma chambre. Cinq fois, je le fis sans que l'on s'aperçut de rien ; mais la sixième fois ce fut le drame de la rencontre nocturne entre Léon Binet et la bête qui commençait à geindre, installée aussi correctement que possible, dans les toilettes. Ce fut la seule fois de ma vie où Léon Binet me demanda de choisir entre M. d'Allaines, M. Thomas, le chien et Lui.

Je pense vous intéresser d'avantage à ce que furent ses relations personnelles avec les différents chefs de l'Etat français. Il faut dire qu'alors le responsable de la médecine parisienne était hiérarchiquement "quelqu'un" et qu'il était renseigné comme personne pour conseiller un malade quelqu'il fut... et même le plus haut personnage de l'Etat. Avec Vincent Auriol, cela avait bien mal commencé. Un certain dimanche de mai 195..., qui succédait à une semaine de chahuts étudiantins qui réclamaient, comme à Varennes, le soir "Léon au balcon", sonne le téléphone pendant le sacro-saint déjeuner dominical, pour demander le Doyen de la part du Président de la République. Trois fois, l'un des fils de la famille, qui pensait que les plaisanteries de la semaine avaient assez duré, répondit "Cambronne" et même la quatrième "Re-Cambronne". Or, c'était Vincent Auriol lui-même qui téléphonait pour sa femme, victime d'un petit malaise, suite d'une série de réceptions données pendant cette même semaine, pour la Princesse Elisabeth d'Angleterre et son jeune mari, Philipp d'Edimbourg. Quatre minutes après, arrivait à l'appartement, un gendarme avec chauffeur qui amena à l'Elysée Léon Binet, lequel ignorait les appels téléphoniques. "C'est bien la première fois que l'on me fait, en fonction, pareille réponse", dit Vincent "t" Auriol, après la consultation et avec un sourire d'affectueuse compréhension, à mon père atterré... et des cadeaux pour la triade des enfants responsables. Cela n'empêcha pas que ce fut ce même président qui permit et même accéléra la construction de la nouvelle Faculté, rue des Saints-Pères.

Avec René Coty, son successeur, ce fut d'emblée, une vraie camaraderie, presque naturelle, puisque le Doyen de la Faculté de Médecine de Nantes était aussi le beau-frère du Président.

Avec le Général de Gaulle, ce fut différent. Mon père n'a jamais eu pour lui, sans doute du fait de son origine paysanne, le penchant affectif qu'il avait eu pour ses deux prédécesseurs : je crois, pour y avoir pensé souvent, du fait qu'il n'avait pas fait de résistance "active", il se sentait mal à l'aise et en quelque sorte fautif devant son immense contemporain. Cela ne s'est pas arrangé avec le temps ; son départ à la retraite et son remplacement au Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur, coïncidant avec son impossibilité, du fait de sa fatigue, de se rendre aux réceptions élyséennes.

Et puis, un jour (il avait plus de soixante-dix ans) , il lui fallut quitter le 85 du boulevard Saint-Germain. Mon célibat prolongé fit que je l'accompagnai dans ce qui fut pour lui, une première épreuve ; pourtant, comme toujours, et en particulier lors de sa candidature à l'Académie Française, nous l'avions prévenu d'un échec probable et d'un départ obligatoire. Il en souffrit beaucoup et me prit souvent la main, sans rien dire. On arrivait à le distraire à coup d'articles à écrire et d'émissions télévisées qu'il aimait beaucoup.

Vint le temps, non pas du naufrage, mais de sa fin, à la fois physique et intellectuelle. L'espérance d'un possible rétablissement, sur les conseils de Paul Castaigne nous le fit conduire dans la "Cité grise", dans le nouveau service de neurologie. Jamais, nous ne pûmes l'en sortir tant les progrès de sa terrible maladie furent à la fois lents et inéluctables. Il avait reçu en famille, comme beaucoup de laïcs inconsciemment religieux, la communion de Dieu, à la fois conscient et presque détendu.

Est-ce une consolation pour moi, d'avoir assisté un samedi matin à ses derniers moments respiratoires et de lui avoir injecté une solution d'adrénaline intra-cardiaque ? Est-ce un soulagement d'avoir fait en sorte que son corps soit revenu chez lui, dans sa maison, au milieu de ceux qui étaient nous et vous, ses élèves et amis, avant de gagner sa dernière demeure qu'il avait fait construire, jeune marié mais toujours en avance, du côté de Montparnasse, pour y rassembler un jour sa tribu ? Bien évidemment non, mais c'était, du fait de notre éducation, plus qu'un devoir, un réflexe.

Et cela est si vrai que lorsqu'il m'arrive de lire quelque livre sur le comportement et d'y trouver la fréquence des relations difficiles entre père et fils, aussi bien l'existence quasi-obligatoire des conflits de générations dans le cadre de la famille, je me demande si nous n'étions pas tous deux, franchement anormaux ou attardés au seuil d'une "terrible modernité".